LA MAGIE DES TRADITIONS ARABES DANS LES ÉCRITS D'ASSIA DJEBAR

Briana BELCIUG
Université « Ştefan cel Mare », Suceava

Résumé : *Assia Djebar est une écrivaine représentative pour la littérature maghrébine d'expression française, son oeuvre comprenant des romans, des nouvelles et des poèmes. Cet article se propose d'analyser les traditions arabes, complexes et bien figées dans l'identité du peuple arabe, en nous penchant sur des exemples de l'ouvre djébarienne. On présente la femme arabe voilée, la coutume du bain maure, nommé aussi « hammam » et les noces traditionnelles arabes, autant d'élements fondamentaux de l'identité maghrébine.*

Mots-clés*: bain maure, voile, noces, Islam, Orient, Occident.*

Assia Djebar détient une place d'honneur dans la littérature maghrébine d'expression française, place gagnée grâce à une œuvre complexe qui se compose de romans (*La Soif*, *Les Impatients*, *La Femme sans sépulture*, *L'Amour, la fantasia*, *Les Alouettes naïves*, *Ombre sultane*, *Vaste est la prison*, *Nulle part dans la maison de mon père*), de nouvelles (*Femmes d'Alger dans leur appartement*) et de poésies (*Poèmes pour une Algérie heureuse*). L'écrivaine a été admise à l'Académie française le 16 juin 2005, devenant la première femme du monde arabe à occuper cette place et elle a été nominée pour le prix Nobel de littérature en octobre 2004, en 2006 et en 2008.

Cet article se propose d'analyser l'un des thèmes principaux d'Assia Djebar à savoir le statut de la femme musulmane, par l'intermédiaire des traditions arabes, la plupart ayant leurs racines dans l'Islam. On va observer ces coutumes tout en focalisant notre analyse sur le bain maure, le mariage et le voile – emblème de la femme musulmane.

Tout au cours de l'histoire, les Européens ont été fascinés par la culture arabe. On doit mentionner dès le début que presque toutes les traditions arabes sont réglées par la religion musulmane et le Coran, le livre sacré.

Le bain maure, appelé aussi « hammam » ou bain turc, est l'une des traditions les plus connues des Arabes et c'est l'endroit où, grâce aux vapeurs humides, le corps passe par une hygiène méticuleuse, imposée aussi par les rituels religieux.

Hammam, comme un répit ou un jardin immuable. Le bruit d'eau supprime les murs, les corps se libèrent sous les marbres mouillés. Chaque nuit, le bain maure, qui sert de dortoir aux ruraux de passage, devient un harem inversé, perméable – comme si, dans la dissolution des sueurs, des odeurs, des peaux mortes, cette prison liquide devenait lieu de renaissance nocturne (*Ombre sultane*, 2006 : 198)

Mireille Calle – Gruber, l'un des principaux exégètes de l'œuvre d'Assia Djebar, considère le hammam un « lieu féminin, lieu symbolique par excellence. » (*Assia Djebar ou la résistance de l'écriture*, 2001: 54) C'est là que Hajila et Isma, le duo étrange du roman *Ombre sultane* ont leur première conversation; Dalila, l'héroïne des *Impatients* y découvre les secrets de sa belle-mère ; l'écrivaine Assia Djebar y vit des moments spéciaux avec sa mère, comme elle l'avoue dans son ouvrage autobiographique, publié en 2007, *Nulle part dans la maison de mon père.*

Dalila, jeune fille d'une condition sociale commune, décrit le bain maure fréquenté par sa famille :

Le bain maure était plein d'enfants que, touts les jeudis, les femmes amènent et lavent en bloc, tandis qu'ils hurlent, par habitude, en un chœur infatigable. […] Je

BDD-A5767 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:09 UTC)

m'étais fait apporter des oranges ; je mangeais, mes pieds trempant dans l'eau glacée du bassin. J'étais bien. Quelquefois, s'ouvrait la porte qui nous séparait des salles chaudes, le cœur du hammam. Alors nous parvenaient d'étranges bruits, à peine étouffés par la vapeur : les cris ensommeillés des enfants, le ruissellement de l'eau sur les dalles brûlantes, mes mains des masseuses qui claquaient sur les dos de femmes grasses. (*Les Impatients*, 1958 :64)

Nulle part dans la maison de mon père dédie un chapitre entier au jour du hammam, lieu où la narratrice va toujours avec sa mère, considérée comme « l'épouse du maître arabe qui se rend ainsi à son bain un peu comme une princesse d'Orient masquée » (*Nulle part dans la maison de mon père*, 2001 :70). Une autre perspective du bain maure nous est révélée :

Dans la salle froide de l'entrée du hammam, au fond d'un coin sombre avec estrade, est réservé un lieu où sont installés des divans confortables et où s'amoncellent des matelas couverts de tapis aux vives couleurs. Chaque jeudi après – midi, ma mère et moi (j'ai alors quatre ans, puis cinq, puis six) nous y prenons place avec sérénité, comme dans un véritable salon. […]La gérante semble chaque fois heureuse et fière de recevoir, aussi régulièrement, l'épouse du maître d'école. (Nulle part dans la maison de mon père, 2001 : 59-60)

Dans tous les deux cas, le bain maure a une signification multiple pour les héroïnes. C'est le lieu de purification physique, de la peau, mais aussi de purification psychique. C'est un lieu d'observation de la vie « nue » des autres femmes, de l'analyse « dévoilée» de leur condition, un « espace de jouissance et d'abandon. » (*La littérature maghrébine de langue française au Maghreb ; 1994 :103)*

Le bain maure permet aux femmes de renoncer à leur voile, « marque symbolique de l'identité culturelle, un signe distinct par l'intermédiaire duquel la femme musulmane proclame le loyalisme religieux et politique. » (*Islamul. Foarte scurtă introducere*, 2004: 132, n.t.)

On peut considérer le refus de certains personnages féminins de porter le voile comme une révolte contre les règles, parfois inhumaines, imposées par la religion et par les conventions sociales. Ce refus est rencontré, en spécial, chez les jeunes filles arabes émancipées, comme le sont la plupart des héroïnes djebariennes.

Assia Djebar, dans son recueil de nouvelles *Femmes d'Alger dans leur appartement*, le dit si bien : « l'évolution la plus visible des femmes arabes, tout au moins dans les villes, a donc été d'enlever le voile. » (*Femmes d'Alger dans leur appartement*, 2002 : 246)

Dalila est le premier personnage féminin d'Assia Djebar qui considère le port du voile « un masque » (*Les Impatients*, 1958 : 35). Cette coutume lui répugnait comme elle la trouvait absolument inutile. Mais, aux yeux des traditionalistes les jeunes filles sans voile étaient nommées « nues » ou « Occidentales ». Le roman *Les Alouettes naïves* nous présente Nfissa, « cette jeune fille habillée comme une Occidentale » (*Les Alouettes naïves*, 1997 : 72), intelligente et courageuse, qui choisit de « monter au maquis » par amour pour Karim, son fiancé.

Assia Djebar dans *L'Amour, la fantasia* - « un livre sur l'amour… Le corps féminin a échappé au conquérant. » (apud www.assiadjebar.net, page consultée le 1 février 2009), comme le considère l'écrivain Tahar Ben Jalloun dans *Le Monde* en 1985 – parle de deux catégories de femmes : les « bourgeoises» étaient des femmes qui pouvaient porter des bijoux et montrer leur luxe et leur richesse et les femmes pauvres, les veuves représentaient « les femmes qui crient ».

BDD-A5767 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:09 UTC)

Dans ce monde où c'est l'homme qui a le pouvoir, il y a les femmes qui choisissent de parler, de prendre position et celles qui préfèrent garder le silence et rester soumises.

Oui, une différence s'établit entre les femmes voilées que l'œil étranger ne peut voir et qu'il croit semblables – fantômes au-dehors qui dévisagent, scrutent, surveillent ; une strie d'inégalité s'installe parmi elles : laquelle parle haut, libère sa voix malgré l'aire resserrée du patio, laquelle au contraire se tait ou soupire, se laisse couper la parole jusqu'à l'étouffement sans recours ?» (L'Amour, la fantasia, 1996 : 284)

Une nouveauté dans la littérature maghrébine est apportée par Assia Djebar au moment où elle parle de la découverte du corps, c'est-à-dire du dévoilement de la femme. Jean Déjeux explique les termes « dénudées » et « dévoilées » qu'Assia Djebar rapproche dans son œuvre :

Combien de femmes, en effet, ont l'impression d'être « nues » dans la rue dès lors qu'elles y circulent sans voile. Mais cette dénudation, n'est pas seulement « le signe d'une émancipation », mais plutôt celui d'une « renaissance de ces femmes à leur corps. »(La littérature maghrébine de langue française au Maghreb ; 1994 : 97)

En continuant le périple sur le chemin des coutumes arabes on observe la danse traditionnelle, dans de diverses occasions, comme par exemple, aux mariages traditionnels arabes:

[…] je commence à aimer les mariages traditionnels, juste pour danser. Je l'avoue : je ne fais plus prier pour me lever. (Nulle part dans la maison de mon père, 2007 : 193) déclare l'auteure dans son roman autobiographique *Nulle part dans la maison de mon père.*

Les femmes ont l'occasion de présenter leurs meilleures robes et leurs plus fascinants bijoux. Elles ne sont plus voilées. Il y a quand même un groupe de femmes voilées qui peuvent assister à cette fête ; c'est le groupe des femmes qui n'ont été pas invitées.

Dalila, l'héroïne du roman *Les Impatients*, décrit le groupe des femmes invitées aux noces d'une connaissance, avant qu'elle arrive là :

J'appréhendais les innombrables femmes qui me dévisageraient de leurs yeux vides. Bientôt, je fus plongée dans la foire où tourbillonnaient des corps, des poitrines, des gorges impudiques sous les bijoux. (Les Impatients, 1958 :14)

L'œuvre djebarienne, comme beaucoup d'autres textes d'auteurs maghrébins d'expression française parle aussi de la coutume de la nuit de noces, moment plein de significations, mais aussi de tension.

La nuit de noces devient essentiellement nuit du sang. Non pas de la connaissance ou à plus forte raison du plaisir, mais nuit du sang qui est aussi nuit du regard et du silence. D'où le chœur suraigu des longs cris poussés par les autres femmes (sororité spasmée qui tente de prendre envol dans la nuit aveugle), d'où le fracas aussi de la poudre pour mieux envelopper ce silence-là. (Femmes d'Alger dans leur appartement, 2002 : 250)

Les règles de la religion sont très strictes chez les Arabes en ce qui concerne la nuit de noces et la virginité de la femme est très importante. Après la jeune mariée est reçue dans la chambre de l'époux et son voile est levé, la première nuit entre les deux se consomme. C'est souvent la première rencontre des deux mariés, d'ici le syntagme « nuit du regard et du silence ». On parle d'une nuit de sang, car un signe de la virginité sera demandé par les femmes qui participent à la fête (un drap maculé du sang de la jeune fille mariée).

BDD-A5767 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:09 UTC)

Assia Djebar nous introduit dans un monde « secret », peu connu dans l'espace européen, un monde du hammam visité par les femmes voilées et des noces, aux significations profondes et difficile à pénétrer sans l'aide d'une personne ou d'un personnage bien figé dans ces traditions.

BIBLIOGRAPHIE

Calle–Gruber, M., *Assia Djebar ou la résistance de l'écriture*, Maisonneuve et Larose, Paris, 2001
Déjeux, J., *La littérature féminine de langue française au Maghreb*, Karthala, Paris, 1994
Djebar, A., *L'Amour, la fantasia*, Albin Michel, Paris, 1995
Djebar, A., *Les Alouettes naïves*, Babel, Paris, 1997
Djebar, A., *Femmes d'Alger dans leur appartement*, Albin Michel, Paris, 2002
Djebar, A., *Les Impatients*, René Julliard, Paris, 1958
Djebar, A.,*Ombre sultane*, Albin Michel, Paris, 2006
Djebar, A., *Nulle part dans la maison de mon père*, Fayard, Paris, 2007
Huughe, L., *Écrits sous le voile : Romancières algériennes francophones, écriture et identité (essai)*, Publisud, Paris, 2001
Ruthven, M., *Islamul. Foarte scurtă introducere,* Allfa, Bucureşti, 2004
Steiciuc, E. B., *Panorama des littératures francophones. Le roman*, Editura Universităţii, Suceava, 2001

BDD-A5767 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.34 (2026-11-14 00:06:09 UTC)